

ISSN 1818-6998



Bibliothèque Nationale du Congo

LES CAHIERS DE L'IGRAC

____Numéro 25, juin 2025____



**Publication semestrielle de l'Interdisciplinaire Groupe
de Recherche sur l'Afrique Contemporaine (IGRAC)**

INDEXATION

**ROAD
(Directory of
Open Access
Scholarly
Resources)**

**Web of
Science
(ESCI)**

**Google
Scholar**

**BASE
(Bielefeld
Academic
Search Engine)**

Les opinions exprimées dans les différents articles sont celles de leurs auteurs et nullement des *Cahiers de l'IGRAC*.

LES CAHIERS DE L'IGRAC

____Numéro 25, juin 2025____



**Publication semestrielle de l'Interdisciplinaire Groupe
de Recherche sur l'Afrique Contemporaine (IGRAC)**

**PUBLICATION SEMESTRIELLE DE L'INTERDISCIPLINAIRE GROUPE DE
RECHERCHE SUR L'AFRIQUE CONTEMPORAINE (IGRAC)**

Directeur de publication
Joachim Emmanuel GOMA-THETHET

Rédacteur en chef
Patrice MOUNDZA
Rédacteur en chef adjoint
Jean Félix YEKOKA

Comité de rédaction
Joachim Emmanuel Goma-Thethet, Patrice Moundza, Jean-Félix Yekoka,
Joseph Zidi, Marcel Ipari, Etanislav Ngodi, Laurent Gakama, Dieudonné
Moukouamou Mouendou.

Comité scientifique et de lecture
Florence Bernault, Professeur (Université Paris VII), André Patient Bokiba,
Professeur (Université Marien Ngouabi), Odile Goerg, Professeur (Université
Paris VII), Bruno Lapika Dimonfu, Professeur ordinaire
(UNIKIN /CERDAS), Kasongo Lumumba-Tukumbi, Professeur (Cornell
University), Bonaventure Maurice Mengho, Professeur (Université Marien
Ngouabi), Abraham Constant Ndinga Mbo, Professeur (Université Marien
Ngouabi), Scholastique Dianzinga, Professeur (Université Marien Ngouabi),
Charles Zacharie Bowao, Professeur (Université Marien Ngouabi), Virginie
Waniaka Bonguen Oyongmen, Professeur (Université de Yaoundé I),
Emmanuel Banywesize Mukambilwa, Professeur ordinaire (Université de
Lubumbashi), Bamba Mamadou, Professeur (Université Alasane Ouattara,
Bouaké), Jean François Owaye, Professeur (Université Omar Bongo de
Libreville), Auguste Nsonssissa, Professeur (Université Marien Ngouabi).

Adresse
Interdisciplinaire Groupe de Recherche sur l'Afrique Contemporaine
IGRAC

B P : 2 642 - FLASH/UMNG, Brazzaville (République du Congo)
Site de la revue : www.igrac.cg
E-mail : igrac.congo2018@gmail.com / contact@igrac.cg
Tél. : + 242 05 526 70 40 / 05 532 30 91 / 06 679 58 70

SOMMAIRE

Éditorial.....	13
-----------------------	-----------

Articles

Histoire

Clotaire MESSI ME NANG Les mouvements sociaux étudiants de l'Université Omar Bongo de Libreville (1990-2016).....	19
--	-----------

Léon Modeste NNANG NDONG, Les indigènes dans la Chambre de Commerce, d'Agriculture et d'Industrie du Gabon : une place marginale (1935-1960).....	41
--	-----------

Christine NZADIMANA, L'embargo sur les armes en Centrafrique : entre affaiblissement de la souveraineté sécuritaire de l'État et dépendance à l'aide extérieure (2013-2024)	63
--	-----------

Géographie

Jean Bruno MIFOUNDOU et Patrice MOUNDZA, L'inapplication des documents d'urbanisme de Brazzaville (République du Congo)	85
--	-----------

Borgia Géréon C TOKPEME, Babatundé Eugène OGUIDI, D. David BALLOUBI et Sotondji Benjamin ALLAGBE, Croissance démographique et distribution de l'énergie électrique de la SBEE dans le grand Cotonou au sud-Benin.....	99
--	-----------

Prisca Elisabeth NSITA BAKEMITA et Gaston SAMBA, Quelques facteurs explicatifs des difficultés dans la compréhension de la notion d'espace en géographie en classe de 6^{ème} dans l'Inspection des CEG Brazzaville 3.....	125
---	------------

Safiou ATÉ, Matiéyendou KOMBATÉ, Edinam KOLA et Mohammed Fall DOGO, **Enjeux thérapeutiques des patients atteints de la tuberculose dans la région maritime du Togo.....**153

Philosophie

Dimitri OVENANGA-KOUMOU, **La vérité entre incertitude et erreur chez Nietzsche.....**173

Langues et littérature

Djili SOURA, **Women and the Single Woman Phobia in Louise O'Neill's *Only Ever Yours* and *After the Silence*.....**195

Salif GUIBILA, **Échos du passé et éco-narration : disruption linguistique et stylistique dans *L'Île des Dieux* de Prince L. Thiobiany.....**215

Séverin NGAKOSSO, **Liens obvie entre l'homme noir, l'Holocauste et la Shoah dans quelques œuvres romanesques concentrationnaires.....**233

Anthropologie, Économie et sociologie rurales

Alphonse BAYALA, **L'anthroposémiotique pour une exégèse de la communication de développement durable au Burkina Faso....**249

Rock OKIEMBA, **La violence verbale dans les transports en commun à Brazzaville : cas de l'arrondissement 6 Talangaï.....**265

Gilles Freddy MIALOUNDAMA BAKOUETILA, **Rôle du téléphone mobile et du capital social dans le commerce de la banane plantain à Brazzaville (Congo).....**281

Instructions aux auteurs

Éditorial

Ce numéro 25 des *Cahiers de l'IGRAC* que nous publions pour le compte du premier semestre de l'année 2025, suivant la périodicité de parution actuelle¹, témoigne du parcours digne d'éloges de notre revue, mais aussi du groupe de chercheurs dont elle diffuse les travaux. Grâce à son indexation survenue en 2024, les articles que publie la revue ont désormais une plus grande visibilité à l'internationale. C'est l'occasion de féliciter, d'une part l'équipe rédactionnelle qui depuis 2006, date de la parution du tout premier numéro, a travaillé dans des conditions proches de la témérité pour garder le cap vers l'excellence, contribuant ainsi à l'élargissement du capital de connaissances sur l'Afrique et ses problèmes contemporains. D'autre part, nous félicitons les 14 chercheurs africains qui, une nouvelle fois, ont fait confiance à notre revue en nous soumettant leurs articles.

Dans ce numéro, le principe de la pluridisciplinarité de notre revue est resté de mise. Ainsi sur ces 14 articles, trois appartiennent au champ de l'histoire, quatre à la géographie et ses sous domaines, trois à l'anthropologie, un à l'économie et la sociologie rurales, trois aux langues et à la littérature et un seul à la philosophie.

Les thèmes abordés dans les trois articles d'histoire s'inscrivent tous dans le champ de l'histoire contemporaine, précisément de l'histoire immédiate. **Clotaire Messi Me Nang** retrace sur une période de 25 ans (1990-2016) les mouvements sociaux récurrents survenus à l'université Omar Bongo du Gabon². **Christine Nzadimana** s'est penchée sur un sujet qui continue impacter l'histoire présente de la République centrafricaine et sa souveraineté : la question de la circulation des armes³. Analysant l'histoire du Gabon de 1935 à 1960, **Léon Modeste Nnang Ndong** met en exergue la place marginale des indigènes

¹ Jusqu'au numéro 16, *Les Cahiers de l'IGRAC* paraissaient une fois l'an, au mois de juin. À la demande de nombreux collègues congolais et africains désireux de publier, nous avons adopté en 2020 la périodicité actuelle : un numéro par semestre.

² Clotaire Messi Me Nange, *Les mouvements sociaux étudiants de l'Université Omar Bongo de Libreville (1990-2016)*.

³ Christine Nzadimana, *L'embargo sur les armes en Centrafrique : entre affaiblissement de la souveraineté sécuritaire de l'État et dépendance à l'aide extérieure (2013-2024)*.

gabonais au sein de la chambre de commerce, d'agriculture et d'industrie du Gabon⁴.

Les quatre articles de géographie se rapportent à trois espaces différents : le Congo, le Bénin et le Togo. Les chercheurs congolais se sont penchés sur deux questions : *L'inapplication des documents d'urbanisme de Brazzaville (République du Congo)*, par **Jean Bruno Mifoundou** et **Patrice Moundza** et *Quelques facteurs explicatifs des difficultés dans la compréhension de la notion d'espace en géographie en classe de 6^{ème} dans l'Inspection des CEG Brazzaville 3*, par **Prisca Elisabeth Nsita Bakemita** et **Gaston Samba**. Si les chercheurs béninois ont analysé *La croissance démographique et la distribution de l'énergie électrique de la SBEE dans le grand Cotonou au sud-Benin*, ceux du Togo ont passé en revue les *Enjeux thérapeutiques des patients atteints de la tuberculose dans la région maritime du Togo*.

Dimitri Ovenanga-Koumou s'est appuyé sur l'œuvre philosophique de Nietzsche pour rechercher la vérité qu'il entrevoit entre incertitude et erreur.

Dans le champ des langues et de la littérature, **Djili Soura** et **Salif Guibila** ont étudié respectivement deux romans, celui de l'auteure irlandaise Louise O'Neil et du Burkinabe L. Thiobany⁵.

S'appuyant à son tour sur quelques œuvres romanesques portant sur l'univers concentrationnaire, **Séverin Ngakosso** établit des liens évidents entre l'homme noir et l'holocauste des juifs ou Shoa.

Deux textes correspondent au champ de l'anthropologie. Le premier est celui **Rock Okiemba** sur *La violence verbale dans les transports en commun à Brazzaville, notamment dans l'arrondissement 6 Talangai*. Le second, celui d'**Alphonse Bayala** présente l'anthroposémiotique comme le moyen pour faire une exégèse de la communication de développement durable au Burkina Faso.

L'unique étude portant sur l'économie et la sociologie rurales est une recherche de **Gilles Freddy Mialoundama Bakouétla**. Il présente le *Rôle du téléphone mobile et du capital social dans le commerce de la banane plantain à Brazzaville (Congo)*.

⁴Léon Modeste Nnang Ndong, *Les indigènes dans la Chambre de commerce, d'agriculture et d'industrie du Gabon : une place marginale (1935-1960)*.

⁵ - Djili Soura, *Women and the Single Woman Phobia in Louise O'Neill's Only Ever Yours and After the Silence*.

- Salif Guibila, *Échos du passé et éco-narration : disruption linguistique et stylistique dans L'Île des Dieux* de Prince L. Thiobiany.

Tels sont donc ces 14 travaux de recherche que ce 25^e numéro des *Cahiers de l'IGRAC* met à la disposition de la communauté des chercheurs. Espérons qu'ils ouvriront de nouvelles pistes de recherches dans les domaines concernés.

Joachim Emmanuel GOMA-THETHET
Directeur de publication

Articles

Philosophie

La vérité entre incertitude et erreur chez Nietzsche

Dimitri OVENANGA-KOUMOU*

Résumé

Cet article vise à décrire l'univers dans lequel se trouve l'homme qui cherche à conquérir la vérité. Celle-ci n'est pour lui que le point de fuite de son regard parce qu'il ne peut réussir à l'atteindre réellement. L'avoir, c'est accepter d'être continuellement en route, une route riche en questions. Cette acceptation est hautement positive pour le processus de la connaissance qui ne cesse à ce moment de s'enrichir davantage. La croyance est le plus grand tremplin vers la vérité dont la visibilité dépend étroitement de celle de son contraire l'erreur. Ce que Nietzsche ne dit pas est que la vérité n'est horizon que suite à la faiblesse cognitive de l'homme.

Mots-clés : Conviction, Erreur, Horizon, nihilisme, Vérité.

Abstract

This article aims to describe the universe in which the man who seeks to conquer the truth finds himself. For him, the truth is only the vanishing point of his gaze because he cannot succeed in truly reaching it. To have it is to accept to be continually on the road, a road rich in questions. This acceptance is highly positive for the process of knowledge which at this moment does not cease to enrich itself further. Belief is the greatest springboard towards the truth whose visibility depends closely on that of its opposite, error. What Nietzsche does not say is that truth is horizon only following the cognitive weakness of man.

Keywords : Conviction, Error, Horizon, nihilism, Truth.

*Université Marien Ngouabi (République du Congo)
E.mail : dimitriovenanga@gmail.com

Introduction

La différence radicale entre l'homme et les autres êtres de la nature réside en ceci qu'il cherche, outre ce qui satisfait ses besoins physiologiques élémentaires, la vérité, autrement dit ce qui dans la connaissance se trouve être l'accord entre son esprit et le sens caché des faits ou simplement le point de chute de toutes les entreprises cognitives. Naturellement faible dans la mesure où il n'est qu'insuffisamment armé de facultés, il n'atteint rien sans difficulté, surtout lorsqu'il est question de la vérité qui ne peut être assimilée qu'à un type particulier de mystère.

Le choix de ce thème d'article se justifie par la volonté de rechercher l'intérêt qui conduirait l'homme à vouloir atteindre la vérité, alors qu'il s'avère qu'elle n'est jamais acquise sans disparaître immédiatement de notre regard. Elle ne s'établit plutôt que dans l'univers de l'horizon qui lui, ne cesse de fuir à son tour. Si tel est le vrai visage de la vérité selon Nietzsche, pourquoi la cherche-t-il avec abnégation ? La poursuit-il pour se perdre avec elle simplement ou pour s'arrimer avec celle qui s'adonne à lui ? Son incertitude est-elle liée à cette faiblesse congénitale de l'homme ? Ou est-elle au contraire en rapport avec le manque d'un procédé qui pourrait y conduire, couplée à un laxisme ou à une paresse de l'esprit humain ?

La méthode analytique nous permettra non seulement de voir la vérité elle-même dans son apparaître le plus profond, mais aussi de voir si elle n'est pas dans son propre cours, c'est-à-dire, dans le processus qui conduit vers elle, accompagnée de son contraire immédiat l'erreur.

1. La vérité et la perte de vue

Toutes les entreprises cognitives que mène l'homme, d'autre que la vérité. Pourtant elle est, dans la plupart des cas, difficile à atteindre parce que le plus souvent on ne peut réussir à la saisir vraiment. Comme elle glisse toujours des mains de celui qui croit la tenir, un comportement spécial est requis en face d'elle. Ce comportement qui déçoit les plus faibles d'esprit, est celui qui demande au chercheur, de se remettre chaque fois en cause, afin qu'il dise déjà que la vérité trouvée ici et maintenant, pourrait être son propre contraire, là-bas et demain. Il n'est pas mauvais en soi et a une vertu, celle précisément de rendre pérenne le processus de la connaissance. Tout ce qui renvoie aux

convictions personnelles doit être écarté, dans la mesure où, personne n'a le monopole de la vérité. La conviction a ceci de mauvais, qu'elle retarde ou arrête la marche vers l'avant. Cesser d'être totalement convaincu, aide à considérer ce qui vient d'être découvert, non pas comme parfaitement faux, mais comme ce qui est peut-être insuffisant comme résultat de l'entreprise de recherche. Celui qui est hautement convaincu et trop sûr de ses propres pensées, ne fera jamais un pas en avant, dans la mesure où il s'arrêtera au niveau actuel. Alors que, celui qui en fait, dit que ses idées sont insuffisantes aura non seulement la ferme volonté d'aller encore plus loin, mais aussi la forte chance de découvrir plus de choses encore. La conviction bloque la pensée en général. C'est pourquoi Nietzsche n'a pas hésité outre mesure à la prendre pour le seul vrai ennemi de la vérité. Elle est plus détestable en réalité que le mensonge qui pourtant, est le contraire de la vérité : « Les convictions sont des ennemis de la vérité plus dangereux que les mensonges ». (F. Nietzsche, 1993, p. 657). Disons simplement que la conviction doit être strictement évitée parce qu'elle tue la recherche, quelle qu'elle soit. La raison est à trouver dans le fait selon lequel celui qui est trop satisfait de ce qu'il a découvert, a toujours tendance à ne plus chercher davantage. Lorsqu'on est insatisfait de ce qu'on a eu comme résultat, ce qui est positif est qu'on ne ménagera aucun effort pour dépasser le stade présent.

Par conséquent, il est préférable, dans l'optique de la théorie nietzschéenne de la vérité, de critiquer plus durement ce qui semble aller de soi, non pas ce qui semble entaché de quelques obscurités car, ce qui est trop clair, est parfois et peut-être souvent, le lieu de l'énigme. Il est conseillé de se méfier de ce qui paraît évident. Ce qui est bien connu, justement parce qu'il est bien connu, n'est pas connu. L'évident devrait mériter, plus de critique que le non-évident. « On critique plus sévèrement un penseur quand il émet une proposition qui nous est désagréable ; et pourtant il serait plus raisonnable de le faire quand sa proposition nous est agréable » (F. Nietzsche, 1993, p. 657). Cet état d'insatisfaction personnelle en face de la vérité est un grand avantage pour la recherche du savoir en général. Dans cette recherche chacun tire du coin où il se trouve le fil de son côté spécifique, de sorte que chacun ne puisse donner tort qu'à l'autre et non à lui-même. On n'est pas, cela est une évidence, convaincu des convictions des autres. C'est exactement cela qu'il faut maintenir afin de garder la fraîcheur de la quête de la vérité.

Si le chemin à parcourir est long, il est normal qu'on évite d'être satisfait de ce qu'on entend comme considérations, quelle que soit leur pertinence. En vertu de ce fait, le faux est toujours du côté de l'autre. Ces querelles entre les penseurs qui sont somme toute interminables, leur permettent de creuser en profondeur, ce dont ils traitent. Elles aident en outre, à bâtir de nouvelles stratégies en vue d'autres connaissances. C'est parce que chacun a raison contre chacun que la recherche de la vérité est de manière permanente enrichie à travers l'amélioration des méthodes qui y conduisent. La vérité, on ne peut que continuer à la construire sans se lasser dans la mesure où et pour autant qu'elle ne peut pas être donnée une fois pour toutes. Elle advient toujours à la suite de nos efforts, c'est-à-dire qu'elle est processuelle. Elle est une grande figure du nihilisme parce qu'elle est en réalité insaisissable. En effet, il faudrait considérer que nous ne la rattraperons jamais tant qu'elle sera recherchée. L'entreprise de la connaissance boitillera toujours derrière elle. L'homme ne peut tirer profit de cette recherche sans fin que s'il accepte avec courage la souffrance parfois aigue que cela impose. Un esprit habitué à affronter ce qui est difficile et qui s'étire sur un grand temps se forme mieux, que celui qui, face à la complexité, fait le choix d'abandonner. La recherche de la vérité qui s'avère ambiguë demande à l'homme qui voudrait y parvenir de l'énergie. Elle ne profite ou n'est utile, qu'au premier type d'esprit, c'est-à-dire, à l'esprit combatif, celui-là qui aime la complexité et l'affronte sans reculer. Sur la route qui mène à la vérité, les plus faibles tombent et restent, les forts continuent la lutte et profitent parce qu'elle n'est pas facilement accessible. Elle n'est utile qu'à ces derniers. La force de l'homme chercheur de vérités est de supporter tant bien que mal cet étirement vers l'avant qu'impose la recherche. Est-ce la meilleure croyance en la vérité ? À l'évidence oui, car on aspire vraiment à plus de vérités lorsqu'on a la volonté de remettre en cause celles qu'on a ou qu'on vient de découvrir : « La foi en la vérité commence avec le doute au sujet de toutes les « vérités » en quoi l'on a cru jusqu'à présent » (F. Nietzsche, 1993, p. 712). Face à cela, il n'est pas donné à tout le monde, d'y arriver. Voir la vérité, tout le monde n'en est pas capable. Nous venons de le comprendre, on peut être fort, puissant, on n'est tout de même pas encore arrivé, et peut-être qu'on n'arrivera jamais, si c'est vrai que nous sommes toujours en retard par rapport à la marche combien mystérieuse de la vérité. À ce sujet, Gilles Deleuze établit que la force est une autre forme de faiblesse, c'est-à-

dire qu'elle est la faiblesse en puissance. Si bien que pour lui, la force est en devenir ou plutôt se métamorphose. « Ce qui constitue l'homme et son monde n'est pas seulement un type particulier de forces, mais un devenir des forces en général. Non les forces réactives en particulier, mais le devenir-réactif de toutes les forces » (G. Deleuze, 1962, p. 192). Si les forts sont comme nous le disions, des faibles en puissance, Deleuze ajoute que seule existe la radicalisation entre les deux types, et non pas l'opposition entre les forts et ceux qui sont en position de perdre cette qualité et de devenir à leur tour faibles. « Il faut défendre les forts contre les faibles, mais on sait le caractère désespéré de cette entreprise. Le fort peut s'opposer au faible, mais non pas au devenir-faible qui est le sien, qui lui appartient sous une sollicitation plus subtile » (G. Deleuze, 1962, p. 192). En tant qu'horizon, la vérité est donc le lieu où les forces s'épuisent et prennent en fait la forme des faiblesses.

Suivre la vérité, et bien la suivre, signifie s'armer de patience, d'esprit combatif. Elle ne se constitue pas vite et est toujours en retard par rapport aux événements qui, le plus souvent, la précèdent. C'est cela l'être de la vérité ou plutôt son mystère. Seuls les persévérants réussissent à s'en approcher sans tout de même la rattraper, puisqu'elle est l'horizon, c'est-à-dire le point de fuite de notre regard. Si la vérité n'est jamais définitivement constituée et le nihilisme la doctrine qui établit qu'il n'existe pas de nature absolue des choses, la vérité est réellement, son espace privilégié, c'est-à-dire qu'elle le fait lire vraiment.

Mais ce que ne dit pas Nietzsche est que c'est la faiblesse de l'esprit de l'homme qui fait que la vérité fuit et soit une forme de nihilisme. Il devait le dire parce qu'il n'y avait aucune raison qu'il l'ignore. Cette trouvaille commande le retour à Dieu qui lui est au-delà des essences et des existences. La vérité est donc l'horizon qui chute en Lui. Cette marche vers l'infini que nous impose la vérité produit du côté de celui qui la cherche, plutôt des questions, et rien qu'elles, pas des réponses en tant que telles. Or Dieu ne se pose aucune question effectivement. Celui qui n'a pas fini de savoir, ne peut en aucune manière finir de s'interroger. C'est d'ailleurs cela qui fait de la vérité un problème, celui qui ne cessera de bouleverser la conscience des philosophes. La vérité plonge toujours l'homme dans l'inquiétude. Le questionnement est, pour ainsi dire, sa nouvelle nature. Les questions, on se les pose toujours. La filiation est bien établie entre les deux. C'est cette nature totalement particulière de la vérité qui pousse de manière nette

Nietzsche à la prendre pour le « Sphinx ». On comprend aisément cette métaphore du Sphinx, c'est-à-dire, celle de ce monstre mythique, à corps de lion, et à tête humaine de l'Égypte pharaonique, sculpté aux abords des sanctuaires funéraires, dont il était le gardien. Comparé au Sphinx qui est par extension une personne énigmatique, la vérité n'est que l'ensemble des questions que l'on se pose tout le temps qu'on vit. C'est parce qu'elle est hors d'atteinte que Nietzsche qualifie les chercheurs de vérité de « tristes chevaliers de la triste figure ». On ne peut pas la désirer sans souffrir, ni la suivre sans en payer le coût. À propos de la vérité, il n'y a pas de dernier mot. Sa quête n'est qu'un processus proprement inachevé et peut-être même interminable. Une vérité mise à nu a toujours une dimension infinie qui restera éternellement dans l'ombre. Ce manque de dernier mot, c'est lui qui maintient vive la marche vers la plus haute vérité qui, sans cesse et sans se lasser, fuit.

Si la vérité éternelle n'existe pas, c'est justement parce que, nous sommes continuellement en route vers elle. Nous devons tout ignorer, sauf le changement perpétuel des choses, nous pouvons tout oublier sauf le fait que la métamorphose est au fondement de la dialectique. « Les idées de genèse, de devenir, d'évolution sont le cheval de Troie que Nietzsche, à l'instar de Hegel, pousse à l'intérieur de la citadelle métaphysique » (J. Granier, 1996, p. 43). Pour tabler sur ne serait-ce qu'un petit degré de vérité, il faut supporter son chemin difficile. La seule stratégie, qui permet d'escalader cette montée vers l'horizon, c'est de chasser en soi toutes les convictions. En d'autres termes, il s'agit d'être toujours insatisfait, de ses propres découvertes, ou des résultats de ses enquêtes personnelles, afin d'aller plus loin. Pour ce faire, il ne faut jamais être convaincu. Un esprit chercheur ne peut en cela qu'être libre parce que sceptique.

Les vérités ne sont pas des créatures de Dieu, mais elles sont historiques. Nietzsche oppose à la théorie des vérités éternelles, les vérités historiques. Tous les concepts subissent au fur et à mesure et de manière nécessaire des mutations, des modifications qui sont comme les motifs de leur réactualisation. Le concept de vérité, comme tous les autres, ne déroge aucunement à la règle. Un vrai concept, c'est celui qui en permanence, subit le principe de la génération et de la corruption, principe du changement qui inscrit tout dans un devenir, principe cher à Aristote. Tout concept est en mouvement parce que le langage se montre toujours impuissant à l'épuiser. La vérité n'est donc pas une,

mais plurielle ; elle n'est pas définitive, mais ouverte. Cette théorie passe pour la destruction de la vérité, une théorie qui établit que sa connaissance est proprement à classer parmi les plus grands rêves de l'homme. On rêve de la vérité parce qu'elle nous devance ; on rêve d'elle encore à cause de sa nature insaisissable. Les sens sont incompetents quant à la maîtriser. Il faut dire que, le fait de se maintenir dans cette marche infinie vers l'absolu forme sûrement l'esprit du chercheur. C'est tout ce qui est utile ici. En voulant connaître, nous sommes inscrits dans un grand labyrinthe, dans lequel ne se trouvent que des images visiblement inconcevables et qu'on ne peut en rien atteindre. On ne peut rien achever dans le processus de la connaissance. Tout est fiction pour tout sujet connaissant. L'absolu est un horizon. Comme on ne peut pas, à proprement parler, atteindre la vérité, pour s'en approcher malgré tout, il faut de temps en temps se remettre en cause, c'est-à-dire se poser encore de questions sur ce qu'on a soi-même inventé, une façon de dire que même à mon endroit propre, la vérité n'a pas fini d'être rebelle. Pour s'en approcher l'homme doit éviter d'être trop sûr de soi. Il s'agit voyage. Quand on considère que ce qu'on vient de découvrir est insuffisant ou quasiment faux, le grand et réel avantage qu'on cultive, c'est le fait que la recherche continuera sans cesse. On reste sur le beau terrain de la connaissance au lieu de s'illusionner dans une vérité qui n'est peut-être vérité que de nom, c'est-à-dire d'apparence. Toutes les louanges adressées jusqu'ici à la vérité ont été des éloges possibles de l'erreur. Le vrai comportement du chercheur à présent est celui qui consiste à dire face à une vérité quelconque qu'il y a là une erreur, afin que la marche vers la vérité continue.

La seule chose profitable à faire est de tuer nos propres convictions. Les montrer et les prendre en considération, c'est une grande erreur qui empêche de penser et de continuer à le faire. « Erreur très populaire : avoir le courage de ses convictions ; mais il s'agit d'avoir le courage d'*attaquer* ses propres convictions ! » (F. Nietzsche, 1995, p.127). On les attaque pour tout relancer et reprendre à nouveaux frais la recherche. Finalement, une connaissance est proprement la chose la plus obscure qui puisse exister. L'homme ne doit être sûr de rien afin de poursuivre inlassablement la vérité. Tant qu'existera l'humanité, l'envie de la vérité ne sera en aucune manière étanchée puisqu'il n'est pas possible d'imaginer sa liquidation complète.

Cette pensée qui fait de la vérité l'horizon de toutes les recherches, est pour nous, la meilleure interprétation du nihilisme. Ne peut-on pas

dire qu'on ne peut que croire en la vérité ? La croyance n'est-elle pas le véritable acheminement vers le nihilisme ? Voilà le nouveau chemin, ou plutôt la nouvelle perspective.

2-La recette magique pour la vérité

Hors d'atteinte, la vérité et sa recherche plongent l'homme dans le vain monde de la croyance. Ce qu'il est possible de faire à son égard, c'est de croire en elle, dans la mesure où et pour autant qu'elle est inscrite dans l'horizon : c'est cela précisément qui conduit d'une manière nette au nihilisme. Avec la croyance, nous sommes dans le domaine de l'espérance, et l'espérance, c'est elle qui nourrit l'esprit. Qui a de l'espoir, n'est aucunement prêt à abandonner ce qu'il fait malgré les difficultés que telle ou telle entreprise qu'il mène imposent. La croyance aide, à cet effet, le chercheur de vérité parce que grâce à elle ce dernier résistera face à la difficulté de l'épreuve. Ce que nous voulons en fait démontrer *hic et nunc* est que, dans la perspective nietzschéenne, entre l'homme et la vérité qu'il désire et qui ne cesse de s'éloigner, il y a la croyance parce que la vérité disparaît dans son apparaître même. Si la vérité elle-même est insaisissable, cela revient à dire que le moyen qui permet à l'homme de s'y approcher est celui de la foi, étant donné qu'elle est la ferme assurance des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit pas. On ne peut qu'être en route vers la vérité. C'est cela qui explique la croyance comme chemin du nihilisme. Le nihilisme se prouve ici par le fait selon lequel il y a croyance réelle lorsqu'on n'atteint pas véritablement l'objet de notre propre croyance. C'est sur ces bases précises que, pour Nietzsche, la vérité est une chose autre que la croyance. Lorsqu'on croit, on le fait justement parce que la vérité de notre croyance ne s'est pas encore révélée. Quand elle le sera, la croyance disparaîtra d'elle-même. De deux choses, l'une, ou la vérité, ou la croyance, pas les deux à la fois. Il suffit que la vérité s'installe pour que cette installation procède à la suppression de la croyance. On ne croit qu'au moment où on n'a pas encore dévoilé le sens réel de l'objet de notre croyance. Cette suppression de la croyance par la vérité est interprétée par Nietzsche comme une action négative. « La vérité fait mal parce qu'elle détruit une croyance ; elle ne fait pas mal par elle-même » (F. Nietzsche, 1995, p. 13). Lorsque la vérité se fait jour, la croyance s'efface, puisqu'il n'y a de croyance que parce que la vérité n'est pas atteinte. Et, comme la

vérité en question n'est en effet qu'un processus et que par conséquent on ne peut aucunement l'épuiser, la croyance ne disparaîtra jamais non plus : voilà pourquoi on a de bonnes raisons de dire que la croyance achemine vers le nihilisme.

Mais, l'homme veut malgré tout aller vers la vérité. Pourtant, elle ne se donne pas à lui si facilement. Il ne devrait avoir qu'une seule et unique volonté, celle de se hisser au niveau supérieur, de sorte que par la croyance, il puisse maintenir le même écart ou plutôt garder la même distance entre l'horizon et lui. « C'est un signe de virilité accomplie que de ne plus abuser au sujet de ce que notre point de vue *d'humain* ; ce que nous voulons, c'est bien plutôt remplir strictement *notre mesure* et aspirer à *conquérir la plus grande mesure de puissance sur les choses* » (F. Nietzsche, 1995, p. 6). Désabuser l'homme dans ces conditions, c'est lui dire que, bien que la connaissance certaine et totale de la vérité n'est pas possible, grâce à la croyance néanmoins, on se maintient dans l'épreuve quelles que soient les peines que l'on endure. La croyance garde vraiment vive la passion pour la science. Si je crois fermement qu'un jour arrivera où j'atteindrai un certain niveau de vérité, je ne ménagerai aucun effort pour me maintenir dans la recherche. L'action de la croyance qui nous permet, dans ce sens d'affronter toutes les difficultés est donc d'une utilité immense, s'il est établi que sa force garde plutôt franche la marche vers le réel.

Ne nous le dissimulons pas, mes frères : la science, ou, pour parler franc, la puissance inouïe, nouvelle, croissante, dont on n'a jamais vu la pareille ; elle a le vol de l'aigle, l'œil du hibou et les pieds du dragon ; déjà elle est si forte qu'elle s'interroge sur son propre problème et se demande : « Comment est-il possible que j'existe parmi les hommes ? Comment l'homme, désormais, pourra-t-il subsister avec moi ? » (F. Nietzsche, 1995, p. 222).

Il s'agit d'une description de la puissance de la science. Dans la croyance, on se perd, on ne sait pas quel est notre point de chute. Par elle, on marche vers l'infini. La vérité qui pointe à l'horizon, celle-là précisément qui est l'idéal à atteindre, et peut être qu'on n'atteindra jamais, c'est elle qui effacera pour nous la croyance. Elle est autre chose que celle-ci et inversement. La croyance en la vérité est tout, sauf le signe de la vérité.

Savoir que la seule force d'une croyance ne garantit absolument rien quant à sa vérité, qu'elle est même capable de transformer lentement, la cause la plus raisonnable en une épaisse sottise, c'est la véritable conquête de notre sagesse d'Européens ; c'est cette pensée et nulle autre qui nous a rendu expérimentés, bronzés, malins, sages, non sans dommages nombreux, semble-t-il... « C'est la foi qui sauve » : bon ! Quelque fois à tout le moins (F. Nietzsche, 1995, p. 56).

Disons qu'il n'y a pas une opposition simple entre la vérité et la croyance, mais plutôt une opposition radicale. La présence de la croyance est le signe de l'absence de vérité et vice versa. « Entre la connaissance et la croyance, entre le savoir et les convictions il n'y a pas une différence de degré, mais un antagonisme mortel » (J. Granier, 1966, p. 96). La croyance achemine donc vers le nihilisme parce que, dès lors qu'elle prend place après l'essoufflement du sujet connaissant, elle ne s'éteint plus, c'est-à-dire n'arrête plus son parcours. Elle est infinie : « Où l'homme cesse de connaître, il commence à croire » (F. Nietzsche, 1995, p. 210). La recherche de la vérité ne s'achève pas dès qu'elle est engagée dans la mesure où elle se désignera à coup sûr en croyance. Finalement, elle est un exercice qui demande de la force et de l'énergie.

L'exigence de la véracité nous inspire le mépris salvateur à l'égard des petits charlatans de la culture, que la recherche des vaines gloires oblige à « penser basement ». Elle est l'antidote de la vulgarité des âmes médiocres, uniquement motivées par le souci de l'intérêt égoïste et du confort banal (J. Granier, 1982, p. 81).

La croyance conduit à l'horizon en tant qu'elle nous vide de toute notre force. Ainsi, elle nous loge dans un grand labyrinthe dans lequel nous ne retrouvons pas le chemin de la vérité.

À bien dire les choses, la vérité n'est aucunement changeante ; elle est la même, nous voulons parler de la vérité en tant qu'idéal à atteindre ; c'est plutôt notre esprit qui, incapable de la saisir vraiment, ne se contente que d'y croire, d'y espérer. L'esprit, parce qu'il est faible nous induit à la croyance, et la croyance nous conduit au néant, nous amène vers un monde complètement mystérieux. Si tel est réellement le cas, la vérité elle, est néanmoins la même partout, exempte de toute forme de contradiction. « L'homme cherche « la vérité » : un monde

qui ne puisse ni se contredire ni tromper, ni changer, un monde vrai-un monde où l'on ne souffre pas ; or la contradiction, l'illusion, le changement sont causes de la souffrance ! Il ne doute pas qu'il existe un monde tel qu'il devrait être... » (F. Nietzsche, 1995, p. 10). La croyance ne prend corps qu'à cause du fait que l'esprit est faillible, c'est-à-dire qu'elle n'est pas en mesure de saisir vraiment la vérité telle que nous voudrions qu'elle soit. Mais, entre elle et nous, une distance infranchissable demeure, une distance sur laquelle se trouve étendue notre croyance en cette vérité recherchée. C'est justement parce qu'il nous place dans un univers de désespoir que le nihilisme est effectivement la doctrine selon laquelle, rien ne peut être atteint dans les faits. À travers lui, toutes les valeurs tombent en quelque sorte. Dans ce contexte cette définition nietzschéenne du nihilisme trouve tout son sens : « Que signifie le nihilisme ? Que les valeurs supérieures se déprécient » (F. Nietzsche, 1995, p. 50). Le nihilisme peut dans cette perspective être pris pour une forme de facilitation de la croyance. Il ne cesse de plonger l'homme dans un univers d'insatisfaction régulière. Il ne dit pas seulement que tout est nul, il ajoute qu'il faut tout rendre nul, en annihilant la totalité de l'existence. « Le nihilisme n'est pas seulement un ensemble de considérations sur ce thème : « tout est vain », il n'est pas seulement la croyance que tout mérite de périr ; il consiste à mettre la main à la pâte, à détruire... » (F. Nietzsche, 1995, p. 51).

Le monde des illusions naît donc pour la simple raison que l'esprit est suffisamment limité quant à saisir par lui-même les choses dans leur essence. La chose ne peut en aucune façon être dévoilée de fond en comble. À propos de l'essence profonde des choses, on ne peut, cela est hautement indiscutable, que croire. « Le *nihilisme radical* c'est la conviction que l'existence est absolument intenable, si on la compare aux valeurs les plus hautes que nous connaissions ; il s'y ajoute cette *constatation* que nous n'avons pas le moindre droit de supposer un au-delà ou un en-soi des choses qui serait « divin » ... » (F. Nietzsche, 1995, p. 51). On ne peut que croire, et croire vainement ; ce que les choses sont en elles-mêmes est abîme. Cette attitude chemine vers le rien : voilà le nihilisme. La croyance qui y conduit fait que la vérité tant recherchée, par les esprits connaissant, excellents soient-ils, soit ce sur quoi on ne peut guère s'entendre. Comme tel est réellement le cas, cette vérité tant voulue n'est vérité que pour soi, c'est-à-dire selon chacune des consciences qui l'interprètent. Elle est la chose qui dépend de

chaque individu qui se la représente telle qu'il peut. Elle est notre propre considération qui elle par ailleurs, ne va pas sans erreur.

3. Le pouvoir de l'erreur

Horizon de la recherche, la vérité est l'une des traductions fidèles du nihilisme. Les choses se présentent autrement, quand il est question de son contraire l'erreur qui elle, fonctionne exactement comme son inversion en ce sens qu'elle participe à sa destruction quasi totale. On sait bien que l'erreur est dans son sens intime une privation de connaissances. Pour parler clair, elle donne la preuve qu'on est en déphasage par rapport à la vérité. Comment comprendre alors que l'erreur qui est ce qu'on devrait éviter au plus haut point, soit l'inversion du nihilisme ? En d'autres termes, pourquoi la tenir pour quelque chose de profitable ? Si elle peut fonctionner en tant que lutte contre le nihilisme, c'est qu'elle n'est pas rien.

Dans les diverses recherches en vue de la connaissance, on ne table que sur la découverte de la vérité, rien que sur elle. Personne, et absolument personne, ne souhaiterait commettre des erreurs ; celles-ci sont la preuve qu'on est incapable d'arriver à la connaissance. Aucun ne souhaite les rencontrer ; c'est la plus haute déception, la preuve qu'on ne peut en aucune manière atteindre la vérité tant recherchée. Pourtant, on ne peut que commettre, malgré tout, des erreurs. Est-ce à dire qu'elles ont leur part d'importance dans le processus de la connaissance ? On ne peut considérer l'erreur comme l'inversion du nihilisme qu'en répondant positivement à cette question. Elle est hautement féconde en ceci précisément que, grâce à elle la vérité se lit en tant que vérité. En son absence la vérité en fait, n'existe plus. Son pouvoir de vérité, elle le doit à ce qui n'est pas elle, à ce qui lui est inférieur, c'est-à-dire à l'erreur. Par conséquent, cette dernière n'est pas rien, elle n'est pas à négliger et à rejeter dans la mesure où, c'est relativement à sa présence que la vérité se reconnaît dans son être. L'erreur est effectivement l'inversion du nihilisme parce qu'elle n'est pas un horizon comme la vérité. Elle est plutôt une voie d'accès efficace à l'entente de la vérité qui ne se retrouve dans son essence que grâce à elle. Qui ne sait pas que la vérité n'est vérité que parce qu'il y a quelque chose qui s'appelle erreur ? C'est pour toutes ces raisons que c'est une grande erreur que d'étouffer l'erreur. Le faire, c'est choisir de gêner la vérité. En d'autres termes, en évitant l'erreur, on évite la vérité.

À l'égard des jeunes talents, il faut procéder rigoureusement selon la maxime de Goethe voulant que l'on évite souvent de nuire à l'erreur pour ne pas entraver la vérité. Leur état ressemble aux maladies de la grossesse et entraîne des désirs singuliers : on devrait leur passer et satisfaire ces désirs tant bien que mal, à cause du fruit que l'on espère d'eux. Mais, étant le garde de ce singulier malade, il faut s'entendre à l'art difficile de l'humiliation de soi » (F. Nietzsche, 1993, p.797).

Riche d'enseignement, l'erreur qui, chaque fois et partout, accompagne la vérité, ne nous aide pas à nous égarer, à nous perdre, comme l'est sa rivale. Au contraire, elle a de la valeur pour la simple raison que c'est elle qui permet à l'homme de lire la vérité en tant que telle ; autrement dit, elle a cette valeur parce qu'elle confère à la vérité de la valeur. Si le nihilisme s'entend comme la dépréciation des valeurs, c'est-à-dire le chemin vers le « nihil », l'erreur, qui est hautement féconde et qui tient cette fécondité au fait qu'elle fait lire la vérité en tant que telle, fonctionne comme l'inversion du nihilisme. Dans la dialectique de la vérité et de l'erreur, on sait que ce qui est affirmé en première ligne, est qu'on ne connaît que relativement à une connaissance antérieure erronée, en détruisant les connaissances mal faites. Ce qui revient à dire qu'en réalité, toute connaissance est a priori pourvue d'erreurs possibles. C'est en luttant véritablement contre les erreurs que la vérité s'avère évidente. Sans l'erreur, aucune vérité. Elle a donc un statut vraiment positif. Sur le plan scientifique par exemple, les preuves sont légion. Après qu'on a considéré que l'atome était la plus petite particule, on a par la suite découvert que les neutrons et les protons sont des particules plus petites encore que l'atome. Ici, il y a une primauté de l'acte de commettre des erreurs sur l'œuvre de découverte de la vérité. C'est dans cette perspective qu'on dit le plus souvent que l'erreur est première, la vérité seconde. Si l'erreur, dont l'importance dans le processus cognitif vient d'être évoquée, est par définition, une connaissance qui ne correspond pas au réel, le rapprochement avec le mensonge est facile à faire. Lorsque quelqu'un ment, il ne ment effectivement que parce qu'à côté il y a celui qui ne ment pas, qui dit plutôt la vérité. Si personne au monde ne mentait, personne au monde non plus ne dirait la vérité. C'est dire que la vérité a la forme de ce qui passe par le mensonge, précisément par son

contraire. « Celui qui ne sait pas mentir ne sait pas ce que c'est que la vérité » (F. Nietzsche, 1993, p.513).

Tout ce qui n'est pas vérité, tout ce qui n'est qu'apparence, c'est-à-dire précisément erreur, est la seule chose qui donne de la valeur à la vérité. Il s'agit pour nous ici de montrer la positivité de la présence de l'erreur. Elle n'est pas rien. C'est comme si un principe trompeur habite le fond des choses ; le plus souvent dans l'entreprise de la recherche, on commence par se tromper toujours, avant de déceler les motifs de tromperie et savoir enfin où la vérité gît. L'erreur a sa place dans le champ de la connaissance. « À quelque point de vue philosophique qu'on se place aujourd'hui, de partout la *fausseté* du monde dans lequel nous croyons vivre est la donnée la plus certaine et la plus solide que saisisse notre regard ; nous trouvons mille et une raisons d'être tentés de supposer qu'il y a dans « l'essence des choses » un principe trompeur » (F. Nietzsche, 1993, p. 589). On peut même être tenté d'affirmer le caractère nécessaire de l'erreur qui est comme l'antichambre sans laquelle il ne serait pas possible d'arriver à la vérité. Elle a par conséquent plus de valeur, cela pourrait peut-être étonner plus d'un, que la vérité, puisque c'est elle qui fait que cette dernière soit ce qu'elle est. Dès que disparaissent les apparences, disparaissent dans le même mouvement les vérités.

C'est tout bonnement un préjugé moral de croire que la vérité a plus de valeur que l'apparence, c'est même l'hypothèse la plus mal fondée qui soit au monde. Qu'on en fasse une bonne fois l'aveu : il n'y a de vie possible qu'à la faveur d'estimations et d'apparences inhérentes à sa perspective, et si l'on voulait, comme ces philosophes aussi balourds que pleins d'un vertueux enthousiasme, supprimer complètement le « monde des apparences », eh bien ! à supposer que vous le puissiez, il ne resterait rien non plus de votre « vérité » (F. Nietzsche, 1993, p. 590).

Conserver les apparences, rencontrer dans la recherche les erreurs, voilà la seule possibilité de rester en contact avec la vérité. Si l'on se place du côté du champ logique, il est raisonnable de dire dans ce cadre-là que le jugement qui porte en son sein les germes de la fausseté n'est toujours pas si faux que cela. Il peut être pris pour le socle à partir duquel se forme la racine de la vérité. Dans la construction des jugements vrais ceux qui sont leurs contraires sont souvent nombreux

sur le chemin. On ne doit donc pas, de manière brute, faire carrément table rase des jugements faux qui sont pour ces raisons dignes d'intérêt. Ne peut-on pas prendre, à cette étape précise, le faux pour le vrai en puissance ? Assurément oui, car le faux n'est pas fait que de faux. Il doit seulement être pris avec les pincettes. Le nihilisme est, dans cet univers, sinon dévié, du moins inversé parce que toutes les considérations sur l'erreur traduite en termes de fausseté, ou encore de tromperie aident à parvenir à quelque chose de positif et non pas au néant, c'est-à-dire au rien.

La vérité, nous ne cessons de le dire, noue un véritable dialogue avec l'erreur, dans la mesure où et pour autant qu'elle est, contrairement à ce que l'on pense le plus souvent, le centre de visibilité des paradoxes. Rien n'est clair dans la vérité, aussi paradoxale que cela puisse paraître. On sait qu'en philosophie, le lieu de la clarté est en réalité, l'endroit réservé aux pires énigmes. Il faut cesser de croire que sur la voie d'accès à la vérité, son contraire l'erreur est absente. De toutes les façons, l'erreur est non seulement ce qui aide à lire la vérité en tant que vérité, mais aussi et surtout ce qui fortifie, c'est-à-dire conforte sa recherche effrénée. C'est pour ces raisons qu'il est dit que pour arriver à la vérité il faut s'armer de patience dans la mesure où, l'erreur fait partie de son être.

Lorsqu'on fait le transfert de cette dialectique de l'erreur et de la vérité, ou entre ce qui est obscur et ce qui est clair du côté de la représentation, les choses paraissent plus évidentes encore. On peut se représenter quelque chose, exactement tel qu'il n'est pas. Quand on croit le représenter tel qu'il est, il pourrait s'agir d'une représentation plutôt fautive. Voilà pourquoi il est possible de dire dans ce cadre-là que la représentation, en apparence erronée, ne l'est au fond pas toujours. Dans ces conditions, on ne se trompe pas nécessairement lorsqu'on est l'auteur de propositions jugées fautes. La représentation obscure n'est tout de même pas une fautive représentation. « *Erreur capitale des psychologues* : ils prennent la représentation confuse pour une sorte inférieure de représentation, comparée à la représentation claire ; mais ce qui s'éloigne de notre conscience, en *s'obscurcissant* par conséquent, peut être parfaitement limpide en soi » (F. Nietzsche, 1995, p. 41). Si l'erreur est, face à la vérité, l'obscurité, il faut dire que toute obscurité n'obture pas l'accès à la lumière. Et, peut-être que l'erreur est même la voie la mieux indiquée pour parvenir à ce que nous cherchons prioritairement. Elle n'est pas rien et ne débouche pas sur rien :

inversion du nihilisme est donc son nom. Penser autrement, taxer la représentation en apparence erronée pour ce qui est totalement faux, c'est précisément représenter le faux en question. L'erreur est féconde, c'est-à-dire capable de produire des fruits ; c'est elle qui donne envie d'aller de l'avant. Par conséquent, l'unique chose à faire de manière scrupuleuse, c'est de ne pas la craindre dans la mesure où sa crainte est plutôt crainte de la vérité. Si elle est ce qui confère de la valeur à la vérité, il faut donc dire qu'elle est en réalité plus importante dans le processus de la connaissance que cette dernière. C'est la raison pour laquelle ceux qui la rejettent, rejettent plutôt la vérité sans se rendre compte. Le clair et l'obscur, l'erreur et la vérité sont dans une dialectique harmonieuse qui les fait lire l'un par l'autre et réciproquement.

Faut-il dès lors, prendre la vérité, pour l'erreur en puissance et inversement ? Si l'on maintient le propos selon lequel, la dialectique entre les deux est forte, il n'y a pas de doute à dire qu'en réalité les deux ne se contredisent pas. L'erreur n'est erreur que relativement, et la vérité, de même. « La vérité ne signifie pas le contraire de l'erreur, mais la position de certaines erreurs relativement à d'autres erreurs, le fait qu'elles sont plus anciennes, par exemple, ou plus invétérées, ou que nous ne savons pas nous en passer, etc. » (F. Nietzsche, 1995, p. 248). On peut dire que l'erreur est en fait une vérité qui n'est pas encore découverte et la vérité elle-même peut être une erreur non encore constatée. L'inversion du nihilisme dont l'erreur est capable, est liée au fait que cette dernière est féconde. S'il faut, dans cette dialectique, procéder à la fondation en raison des choses, il est logique de dire que la vérité, chose tant cherchée par l'intelligence humaine, est bel et bien fondée sur l'erreur. C'est par l'entremise de cette dernière que l'on réussit à réduire la distance avec la vérité. La vraie vie ne peut espérer se situer du côté de l'erreur. Sa peur n'est qu'un autre nom de la peur de la vérité. Pour vivre, et bien vivre tout en tablant sur les vérités et rien que sur elles, la familiarisation avec les erreurs, chose détestable seulement en apparence, est nécessaire, voire indispensable.

En formulant peu à peu le *contraire* de toutes nos opinions fondamentales, nous nous approchons de la vérité. C'est d'abord un monde de concepts froid et mort : nous l'entremêlons à nos autres erreurs et à nos autres instincts et nous l'introduisons ainsi morceau par morceau, *dans la vie*. C'est en s'adaptant à l'erreur

vivante que la vérité, toujours morte à l'origine, peut prendre vie (F. Nietzsche, 1995, p. 213-214).

Nietzsche va jusqu'à dire que, la vérité non accompagnée ou détachée totalement de l'erreur, est sur le chemin de sa propre mort et perd au fond son statut de vérité. C'est cela précisément qui fait de l'erreur le véritable fondement du renversement du nihilisme, puisqu'elle n'est pas rien. Qui ignore que c'est contre les erreurs du passé, que la connaissance du vrai prend effectivement corps ? À l'évidence, personne. Sans erreur, par conséquent, point de vérité.

Finalement, tout se passe à présent comme si l'univers des erreurs était la condition fondamentale à partir de laquelle la possibilité de la connaissance se fait jour. Tout le monde sait que la connaissance du réel n'est que la première parente de la lumière qui n'est apte qu'à produire des obscurités. De toutes les façons, toute lumière n'est lumière qu'en vertu du fait que ce qui n'est pas lumière existe. De la même manière, la vérité n'est ce qu'elle est que dans la mesure où, son opposé, l'erreur, bénéficie d'une certaine visibilité.

Pour rendre possible le plus infime degré de connaissance, il a fallu que naquit un monde irréel et erroné : des êtres qui croyaient à du durable, à des individus, etc. Il a fallu d'abord que naquit un monde imaginaire qui fût le contraire de l'éternel écoulement ; on a pu ensuite, *sur ce fondement*, bâtir quelque connaissance (F. Nietzsche, 1995, p. 216).

Si la connaissance a pour soubassement la vie, et si la vie elle-même a le sien dans l'erreur, il est logique de dire que l'erreur fonde la vie, c'est-à-dire qu'elle est l'essence même de la vérité. D'ailleurs, il n'y a que la lutte contre les erreurs qui fait découvrir ou qui aide à arriver dans le cercle des vérités. Sans elle, l'esprit ne fera que stagner, faire du surplace ; sans elle, pas de connaissance réelle. « La vie est la condition de la connaissance. L'erreur est la condition de la vie, je veux dire l'erreur foncière. Savoir que l'on erre ne supprime pas l'erreur. Ce n'est rien d'amer. Il nous faut aimer et soigner l'erreur, elle est la matrice de la connaissance » (F. Nietzsche, 1995, p. 216). Dans le processus de la connaissance, l'erreur est, nous devons le dire clairement et sans craindre de nous tromper, digne de respect. Ainsi, la logique a raison, d'après Nietzsche, de considérer que le côté erroné d'un concept, ne devrait pas imposer le rejet de ce concept. La fausseté n'est aucunement

un drame. Plus la fausseté est forte, plus élevée est la force de lutte contre elle, lutte qui au bout du compte nous permet d'accéder en toute sérénité à la vérité. C'est une façon pour l'auteur, non de dire que l'erreur remplace la vérité, mais de signaler qu'elle n'est pas parasitaire, qu'elle est au contraire le tremplin qui y conduit.

Comment fuir les choses fausses, comment éviter les choses moins claires, alors que tout le monde sait que ce qui est trop clair, justement parce qu'il est trop clair, ne l'est pas en réalité ? Seule une connaissance qui s'accompagne d'erreurs, c'est-à-dire celle qui produit toujours quelque part des zones d'ombres, est connaissance réelle. L'erreur fait partie intégrante de la vérité, rien de plus ne peut être dit.

Conclusion

Si le nihilisme est la doctrine selon laquelle tout progrès conduit imperturbablement vers le rien, le vide, la vérité doit être vue comme une de ses formes. Ce statut de figure du nihilisme se prouve à partir du fait qu'on n'atteint la vérité qu'insuffisamment, ou encore dans le fait qu'elle est en dehors de tous nos espoirs. Dans tous les cas, qu'elle s'avère possible ou impossible, la vérité reste, dans le domaine de ce qui ne cesse de s'éloigner de notre regard.

Ce caractère incertain et toujours incertain, est assurément utile dans la mesure où, c'est lui et lui seul, qui nous aide à rester de manière permanente dans la recherche de ce qui est plus vrai que ce qui était découvert avant. Ne voyons-nous pas que le fait de vouloir chercher toujours plus que ce qu'on possède nourrit l'esprit et le forme mieux. C'est ce caractère fugitif de la vérité qui fait d'elle, une figure du nihilisme. La petite difficulté que nous semblons trouver dans cette théorie de Nietzsche est qu'elle ne signale pas que tout cela n'est valable que pour le faible homme et non pas pour Dieu lui-même.

Références bibliographiques

NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.2, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

- NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres*, t.1, tr. f. A.M. Desrousseaux et Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.1, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.
- NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres*, t.2, tr.f. A.M. Desrousseaux et Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.1, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1993.
- GRANIER Jean, *Nietzsche*, coll. QSJ ?, Paris, PUF, 1982.
- GRANIER Jean, 1966, *Le Problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, coll. L'ordre philosophique, Paris, Seuil.
- NIETZSCHE Friedrich, 1995, *La volonté de puissance*, t.1, tr. f. Geneviève Bianquis, coll. Tel, Paris, Gallimard.
- NIETZSCHE Friedrich, 1995, *La volonté de puissance*, t.2, tr. f. Geneviève Bianquis, coll. Tel, Paris, Gallimard.
- DELEUZE Gilles, 1962, *Nietzsche et la philosophie*, coll. Quadrige, Paris, PUF.
- NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Le gai savoir*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.2, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.
- NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Par-delà le bien et le mal. Prélude à une philosophie de l'avenir*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.2, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.
- NIETZSCHE Friedrich, 1993, *L'antéchrist. Imprécation contre le christianisme*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.2, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.